

Le moment de se renseigner à cet égard ne lui semblait point venu. Il attendait, avant toutes choses, les explications de Jean-Jeudi.

De son côté Mme Bijou, se souvenant des recommandations du mystérieux envoyé du parquet, n'avait eu garde de lui dire un seul mot au sujet d'Esther Derieux.

Il ignorait donc absolument que la protégée de Mme Anadis avait été enlevée à la suite d'une consultation des médecins aliénistes, et qu'elle se trouvait dans une maison de santé.

Le mécanicien et l'orpheline attendaient avec impatience la mise en liberté de Jean-Jeudi.

Deux fois René Moulin s'était rendu à Sainte-Pélagie pour le demander au parloir, mais le voleur émérite se trouvant toujours au cachot, il n'avait pu communiquer avec lui.

Les huit jours s'écoulèrent.

—C'est pour demain... dit Berthe à René qui répondit :

—Oui, mademoiselle... Demain, s'il plaît à Dieu, nous commencerons à savoir quel chemin il faut suivre pour arriver au but.

—J'ai hâte de connaître cet homme qui tient peut-être dans ses mains la réhabilitation de mon père...

—Voulez-vous le voir demain matin en même temps que moi ?

—Je le voudrais, mais est-ce possible ?

—Sans doute. Les levées d'écreu ont lieu à huit heures. Trouvez-vous à sept heures et demie à l'angle de la rue de la Clef... Je vous attendrai là et nous irons ensemble attendre la sortie de Sainte-Pélagie...

—La présence d'une jeune fille ne semblera-t-elle pas étrange ?

—En aucune façon... Peut-être supposera-t-on que vous êtes la sœur d'un détenu libéré, mais que vous importe ?

—C'est vrai... J'irai donc avec vous...

Le lendemain, à sept heures et demie précises, Berthe, en grand deuil et le visage caché par un voile noir très épais, rejoignit René Moulin à l'endroit indiqué.

Le mécanicien la conduisit à un petit café bien modeste situé juste en face de l'entrée de la prison, lui fit servir une tasse de café au lait, demanda pour lui-même un verre d'eau-de-vie et, à travers les vitrages de l'établissement, ne perdit pas des yeux la porte massive sur le seuil de laquelle il s'attendait à voir paraître d'une minute à l'autre Jean-Jeudi.

Huit heures sonnèrent.

La porte de la maison de prévention s'ouvrit.

Trois ou quatre hommes, que René reconnut, sortirent.

—Eh bien ? demanda vivement la jeune fille.

—Eh bien ! mademoiselle, rien encore...

—Mais ces hommes ?...

—Sont des employés de la prison et non des libérés.

L'attente continua.

La pendule du petit café indiquait huit heures vingt minutes.

Berthe trouvait le temps horriblement long.

René commençait à être inquiété par un retard qu'il ne s'expliquait pas.

La porte de Sainte-Pélagie s'ouvrit de nouveau et trois individus, de mine un peu plus que médiocre, en franchirent le seuil, portant chacun un petit paquet.

Deux de ces individus échangèrent des poignées de mains avec un groupe de personnages d'apparence au moins suspecte qui les attendaient dans la rue.

Le troisième se dirigea vers le café borgne.

René Moulin fronça le sourcil.

—Sont-ce des libérés, cette fois ? reprit Berthe.

—Oui, mademoiselle...

—Jean-Jeudi ?...

—Il n'a point paru... et la porte est refermée.

—Que se passe-t-il donc ? murmura l'orpheline.

—Je l'ignore, mais nous le saurons bientôt...

—Par qui ?

—Par cet homme... répliqua le mécanicien en désignant le troisième libéré qui venait d'entrer dans la salle de l'établissement et qui commanda une bouteille cachetée.

—C'est moi qui vous l'offre... dit René...

—Tiens, vous voilà, camarade !... fit le nouveau venu en s'asseyant à la table où on l'invitait... J'accepte votre politesse... à charge de revanche...

Il jeta un coup d'œil sur Berthe qui se sentit rougir sous son voile, et il continua :

—Par quel hasard êtes-vous ici ? Venez-vous attendre quelqu'un ?

—Oui... Quelqu'un que je suis bien surpris de ne pas avoir vu sortir avec vous...

—Qui ça, donc ?

—Jean-Jeudi.

Le libéré se mit à rire.

—Ah ! c'est Jean-Jeudi que vous attendez ! s'écria-t-il. Eh bien ! vous l'attendrez longtemps... il ne viendra pas...

Berthe frissonna.

René sentit redoubler son inquiétude.

—Il ne viendra pas ?... répéta-t-il. Pourquoi ?

—Parce qu'il n'est plus à Sainte-Pélagie...

—Où donc est-il ?

—A la Conciergerie.

—Je vous entends, mais je ne peux pas vous croire !... Comment Jean-Jeudi, qui n'était condamné qu'à huit jours et dont la peine finissait ce matin, se trouve-t-il à la Conciergerie ?...

—Vous m'en demandez beaucoup trop long, camarade... Voilà tout ce que je sais : Hier matin il est sorti du cachot où il était enfermé depuis son jugement pour s'être grisé à la Souricière et rébellionné contre les surveillants... A dix heures il a été appelé avec les détenus qu'on menait à l'instruction, et n'est pas revenu.

—A l'instruction ! Serait-il donc impliqué dans une nouvelle affaire ?

—Je n'en sais rien... Ça se peut bien, et ça ne m'étonnerait pas. C'est un gaillard, vous savez, Jean-Jeudi, qui en a long sur la conscience !... Un vrai cheval de retour, quoi !... Méfiez-vous, et prenez vos précautions si vous travaillez avec lui.

Berthe, malgré son inexpérience de la vie, comprit le sens de ce mot *travailler* dit par un pareil homme, et frissonna de tout son corps.

René Moulin fit bonne contenance.

—Merci du renseignement... dit-il, j'ouvrirai l'œil... Au revoir, camarade...

—Vous accepterez bien une bouteille... C'est à mon tour de l'offrir...

—Non, merci, ce sera pour une autre fois... Je suis un peu pressé ce matin...

—A votre aise, et bonne chance je vous souhaite...

Le mécanicien solda la dépense et sortit du petit café avec Berthe.

—Comment expliquez-vous cette nouvelle déception ? lui demanda la jeune fille.

—Je ne l'explique pas du tout, et je ne vois qu'un parti à prendre...

—Lequel ?

—D'aller tout droit à la Conciergerie et de m'informer si Jean-Jeudi est véritablement compromis dans une nouvelle affaire.

—L'homme que nous quittons parlait de lui comme d'un bandit de la pire espèce. Et c'est à un pareil misérable que vous accorderez votre confiance ? Vous ferez de lui notre allié ?...

XXIV

—Eh ! mademoiselle, répliqua René, nous n'avons ni le choix des alliés, ni celui des moyens d'action ; il ne faut point dédaigner ceux, quels qu'ils soient, que le hasard nous offre. Réfléchissez, il en est temps encore... Si votre cœur se soulève de dégoût à de certains contacts, si vos pieds n'ont pas le courage d'effleurer la fange des terribles milieux où nous devons passer, des chemins effrayants que nous aurons à suivre, il faut me laisser agir seul... Songez, si vous persévérez, qu'il vous faudra vous asseoir à côté de ce bandit, prendre la main qu'il vous tendra, écouter ses grossiers propos, ses beaux plans de vol et de meurtre... Je crains que ce ne soit au-dessus de vos forces... Moi je n'hésiterai devant rien, parce que je me suis juré d'arriver à mon but et de rendre l'honneur au nom que vous portez... Mais je comprends que pour une jeune fille la tâche est lourde, le fardeau trop écrasant... Donc je vous le répète encore, il est temps de vous arrêter si vous devez défailir en route !...

—Non, monsieur René, je ne défailirai pas !

répondit Berthe avec résolution. Il faut me pardonner un premier mouvement de dégoût involontaire... Je ne me séparerai point de vous... Où vous irez, j'irai, et je suivrai d'un pas ferme les chemins où vous passerez vous-même ! Pour accomplir avec vous la tâche sainte que nous avons entreprise, nul scrupule ne peut m'arrêter ! Je braverai le mépris lui-même ! L'estime du monde me reviendra quand j'aurai réhabilité la mémoire de mon père !

En prononçant ces dernières paroles Berthe pensait à Etienne Lorient qui l'avait injustement soupçonnée, qui la croyait coupable et qui la méprisait...

Un nuage passa sur son doux visage. Une larme vint à ses paupières.

Ce fut l'affaire de moins d'une seconde et toute trace d'émotion disparut.

—Où allons-nous ? reprit l'orpheline.

—A la Conciergerie. Prenons une voiture...

Berthe sourit.

—Vous êtes un prodigue ! répliqua-t-elle. A quoi bon d'inutiles dépenses ? je suis forte et je marche bien... Allons à pied.

Ils marchèrent côte à côte, rapidement et silencieusement, et ne tardèrent pas à arriver.

—Attendez-moi en vous promenant sur le quai, dit René à sa compagne, je vais questionner.

—Allez donc, et tâchez de m'apporter une nouvelle rassurante.

Puis la jeune fille s'accouda sur le parapet du quai, tandis que le mécanicien franchissait le seuil de la cour du dépôt.

René frappa discrètement à la porte barrée de fer.

Un guichet s'ouvrit.

—Que voulez-vous ? demanda le gardien de service.

—Vous priez, monsieur, de vouloir bien me donner un renseignement.

—Quel renseignement ?

—Tout à l'heure je suis allé à Sainte-Pélagie pour attendre un détenu qui devait sortir ce matin, ayant fini son temps... Là j'ai appris que ce détenu avait été amené ici, hier, et qu'il y était resté.

—Eh bien ?

—Eh bien ! monsieur, je désirerais savoir si ce détenu est impliqué dans une nouvelle affaire ?

—Comment le nommez-vous ?

—Jean-Jeudi.

Le gardien fit la grimace.

—Jean-Jeudi ! répéta-t-il. Ah ! ah ! c'est un paroissien, ce gaillard-là ! Il a été conduit ici pour répondre aux questions du directeur qui voulait l'interroger au sujet du bel état dans lequel il s'est mis à la Souricière il y a huit jours... Le directeur de Sainte-Pélagie a porté plainte... Le cantinier et un surveillant vont probablement perdre leur place à propos de ce coco-là !

—Qu'avait-il fait ? demanda René qui jugea bon de feindre une complète ignorance.

—Il s'était grisé comme la bourrique à Robespierre !...

—Pourriez-vous me dire où il est ?

—Il est en liberté depuis deux heures...

—Merci, monsieur.

René Moulin salua et rejoignit Berthe sur le quai.

—Avez-vous appris quelque chose ? lui demanda la jeune fille.

—Bah ! mademoiselle, nous n'avons guère de chance !

—Jean-Jeudi est emprisonné de nouveau ?

—Au contraire, et mieux vaudrait qu'il le fût. Il est en liberté...

—N'est-ce donc pas ce que nous désirons ?

—Sans doute, mais dans des conditions différentes ! Le moyen de le trouver maintenant ?

—Ignorez-vous son adresse ?

—Est-ce que ces gens-là demeurent quelque part ?

—Ne lui aviez-vous pas donné la vôtre ?

—Non ! Pouvais-je prévoir qu'il serait conduit à la Conciergerie ? Il nous échappe ! Ah ! si j'avais su !

—Que faire ? murmura Berthe tristement.

—Ne point se décourager et prendre patience. Jean-Jeudi doit hanter les endroits suspects tels que celui où j'ai fait sa connaissance à Bati-